



**HAL**  
open science

# Religions et sociétés locales. Etudes interdisciplinaires sur la région centrale du Hunan. Introduction

Alain Arrault

► **To cite this version:**

Alain Arrault. Religions et sociétés locales. Etudes interdisciplinaires sur la région centrale du Hunan. Introduction. 2010. halshs-02509099

**HAL Id: halshs-02509099**

**<https://shs.hal.science/halshs-02509099>**

Submitted on 16 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

Alain Arrault

---

### Citer ce document / Cite this document :

Arrault Alain. Introduction. In: Cahiers d'Extrême-Asie, vol. 19, 2010. Religions et sociétés locales. Etudes interdisciplinaires sur la région centrale du Hunan. pp. 1-6;

[https://www.persee.fr/doc/asie\\_0766-1177\\_2010\\_num\\_19\\_1\\_1348](https://www.persee.fr/doc/asie_0766-1177_2010_num_19_1_1348)

---

Fichier pdf généré le 06/02/2019

## INTRODUCTION

Alain ARRAULT

### Plaidoyer pour les études locales dans un monde « globalisé »

Il va de soi que les études locales sont devenues obsolètes par la force des choses. Ne parlons-nous pas depuis une bonne décennie d'un monde globalisé, du monde comme d'un village, dans lequel les hommes, les communautés, les sociétés interagissent ? N'est-il pas évident que certains phénomènes se produisant en un lieu, qu'ils soient économiques, politiques ou culturels, ont, tel le battement d'ailes d'un papillon, des influences sur d'autres ; que la diffusion massive en temps réel d'informations de tous ordres produit des effets indéniables un peu partout dans le monde ; que finalement aucune partie du monde n'est isolée — n'est à l'abri — des bruissements venus de l'extérieur ? Dans ses attendus les plus extrêmes, cette vision paraît pour le moins tendancieuse, pour ne pas dire fantasmagorique, et justifie parfois *a priori* des décisions économiques, politiques et militaires brutales : le monde n'est pas seulement globalisé, il doit être globalisé.

Des spécialistes de diverses disciplines, époques et régions ont tout de même attiré l'attention sur le fait que les interactions sur de vastes territoires ne sont pas l'apanage de notre modernité : des préhistoriens ont montré que des échanges finalement assez intenses ont eu lieu très tôt entre des territoires très éloignés dans l'espace ; que depuis de nombreux siècles autour de la Méditerranée, de l'Océan indien et de la Mer de Chine, le monde ne s'arrêtait pas aux limites géographiques des pays. Sur cette base, la *global history* propose des modèles et des concepts tels que le système-monde de l'âge du bronze ou le système-monde eurasiatique et africain, mettant en évidence des unités complexes d'organisation de transferts de biens, de savoirs, de croyances et de valeurs, bien avant que la modernité ne les ait inventés<sup>1</sup>.

En deçà ou au-delà de cette partition que joue l'histoire pour un monde globalisé, faisant d'ailleurs face dans son propre camp à la micro histoire, il existe une tendance traversant les sciences humaines : il n'y aurait d'objet d'étude légitime que celui donnant un aperçu global, décliné suivant les disciplines en une anthropologie et en une ethnologie comparées ou comparatives, une sociologie englobant plusieurs continents. Il est de bon ton de proposer, pour les colloques ou les numéros de revues, des thématiques générales auxquelles les participants et les contributeurs sont sommés de répondre du point de vue de leur spécialité, aboutissant au mieux

---

1. Cf. Philippe Beaujard, « L'Océan indien dans les systèmes-mondes eurasiatiques et africains avant le XVI<sup>e</sup> siècle », communication au colloque « Histoires universelles et philosophies de l'histoire. De l'origine du monde à la fin des temps », Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 1-8 septembre 2008.

à la satisfaction de la curiosité intellectuelle, au pire à un dialogue de sourds. On ne saurait pourtant trop critiquer ces approches, puisque sous l'effet de la globalisation, elles ont eu le mérite de décentrer les savoirs, de les pousser en dehors de leurs limites géographiques, de mettre fin notamment à l'eurocentrisme, qui a pris trop souvent le pli d'un universalisme fondé sur ses seuls concepts.

Cependant, les conditions de production de ces savoirs restent problématiques. Dans le cas de la Chine, qui va nous intéresser ici, il paraît clair que nous sommes confrontés à un continent en soi, où se mêlent autant de cultures qu'en Europe, et donc que l'histoire de telle ou telle région est tout aussi légitime que celle de la France, de l'Allemagne ou de l'Italie, pour ne citer qu'elles. La vision biaisée d'une Chine unitaire est le résultat de travaux historiques la considérant comme issue de la diffusion d'une forme culturelle à partir d'un foyer unique, la boucle du fleuve Jaune. Ces dernières décennies, l'archéologie a pourtant démontré qu'il existait presque simultanément dans la Haute Antiquité des foyers culturels différents — la boucle du fleuve Jaune, la région de Shu 蜀 au Sud-Ouest, celle de Chu 楚 au Sud —, qui constituaient des centres particuliers et autonomes, malgré quelques contacts et échanges. La thèse de l'unité de la Chine disposa d'un argument de poids avec la formation de l'empire aux alentours de notre ère, le modèle impérial s'étant perpétué pendant des siècles. Dans ces conditions, comment en effet ne pas admettre la puissance unificatrice d'un régime disposant d'un système bureaucratique tentaculaire bien souvent considéré *a priori* comme forcément performant ? Et comment douter des vertus dominatrices d'un système éducatif imposant une langue écrite uniformisée ? Pourtant, l'histoire de la Chine peut tout aussi bien être abordée sous l'angle des divisions, des dynasties étrangères ou hybrides. Les marges, au Sud, au Nord et à l'Ouest firent parfois mieux que résister... Derrière l'unité politique sourdent en réalité, sinon des divisions, au moins des écarts. C'est dans ce contexte que les études locales prennent tout leur sens : avant d'envisager le tout, il semble en effet indispensable de mieux comprendre les parties.

### Des études locales sur le Hunan

Si la démarche générale paraît légitime, la notion de « partie » demeure toutefois problématique. Quelle partie choisir en effet, et pourquoi ? Pour le Hunan, le premier argument — par défaut en quelque sorte — tient au fait qu'il n'a été l'objet que de rares études au cours des dernières décennies<sup>2</sup>, par rapport aux provinces méridionales du Guangdong, du Fujian, du Jiangxi, etc. Qui plus est, ces travaux sont d'un type particulier, un point qui mérite quelques explications.

Dans les années 1930 et 1940, des campagnes d'investigation sous l'égide de l'Academia Sinica et dirigées par Rui Yifu 芮逸夫 (1897-1991), Ling Chunsheng 凌純聲

2. On se souviendra ici en particulier des nombreux travaux publiés dans les collections « Minsu quyi congshu » 民俗曲藝叢書 (à partir de 1980) et « Kejia chuantong shehui congshu » 客家傳統社會叢書 (à partir de 1996), qui toutefois ne concernent que rarement le Hunan, et encore moins sa région centrale.

(1902-1978) et Shi Qigui 石啓貴 (1896-1959)<sup>3</sup> y furent menées, mais essentiellement sur les Miao 苗族 de l'ouest du Hunan. À partir des années 1980, un programme de recherche à l'initiative du ministère chinois de la Culture et de la Commission nationale d'ethnologie, en partenariat avec différentes associations nationales (de musiciens, de danseurs, d'écrivains), fut conduit à travers tout le pays. Il s'agissait de présenter la « culture populaire » au travers de ses chants, de sa musique, de ses danses, de son théâtre, etc<sup>4</sup>. Comme dans les années 1930-1940, pour ce qui concerne le Hunan, l'accent fut surtout mis sur les ethnies non chinoises (parmi lesquelles les Miao, les Yao 瑤族 et les Tujia 土家族, etc.). Ces enquêtes, qui répertorient et recensent parfois des « œuvres » transcrites dans les années 1950, ont l'inconvénient de présenter séparément des « arts du spectacle » qui, sur le terrain, sont exécutés ensemble, de les livrer au lecteur sans contexte et d'adopter comme référent géographique les divisions administratives. La région du Meishan par exemple, dont nous reparlerons plus bas, est ainsi écartelée entre les districts de Yiyang 益陽, de Loudi 婁底 et de Shaoyang 邵陽.

Grâce cette fois-ci à une initiative locale, le même type d'opération — un répertoire concernant les arts populaires — fut accompli pour les arts visuels. La collection *Hunan minjian meishu quanji* 湖南美術全集 dévoile ainsi en huit volumes les tissus teintés, la broderie, les papiers découpés, les estampes, la sculpture sur bois, pierre et bambou, la céramique, les peintures, l'orfèvrerie, etc<sup>5</sup>. On peut faire sur cette collection des critiques identiques à celle portant sur les arts du spectacle, mais toutes les deux ont l'insigne avantage de mettre à la disposition du lecteur des œuvres et des documents originaux.

Parallèlement à la compilation de ces grandes collections, et en lien avec l'émergence un peu partout en Chine d'une revendication touristique et culturelle locale, une série de colloques organisés *in situ* furent consacrés, à partir des années 1990, à la « culture de Meishan » (*Meishan wenhua* 梅山文化). Non dénués de qualité, les actes de ces colloques souffrent toutefois d'aborder les principales thématiques — l'histoire, la religion ou la culture de Meishan — de façon trop générale. Le terme de « Meishan » par exemple, qui pose pourtant bien des problèmes, n'est jamais défini, ni dans son contenu, ni dans ses caractéristiques par rapport à d'autres aires culturelles. Sorte de balise intangible, il ne fait l'objet d'aucune discussion. La question se pose pourtant de savoir s'il s'agit d'un lieu réel ou imaginaire, et s'il délimite

3. Voir notamment Shi Qigui 石啓貴, *Minguo shiqi Xiangxi Miaozu diaocha shilu* 民國時期湘西苗族調查實錄, Beijing, Minzu chubanshe 民族出版社, 2009; Ling Chunsheng 凌純聲 et Rui Yifu 芮逸夫, *Xiangxi Miaozu diaocha baogao* 湘西苗族調查報告, Taipei, Nantian shuju 南天書局, 1978; Shi Qigui 石啓貴, *Xiangxi Miaozu shidi diaocha baogao* 湘西苗族實地調查報告, Changsha, Hunan renmin chubanshe 湖南人民出版社, 1986.

4. Les volumes comportent des titres commençant invariablement par Zhongguo 中國 (la Chine) et se terminant par *jicheng* 集成 (recueil complet), comme le *Zhongguo xiqu yinyue jicheng* 中國戲曲音樂集成 (Recueil complet [des œuvres] musicales et théâtrales de Chine), avec la spécification de la province concernée (dans le cas du Hunan, « Hunan juan » 湖南卷). Diverses maisons d'édition les ont publiés dans les années 1990.

5. Ces huit volumes ont été publiés par la Hunan meishu chubanshe 湖南美術出版社, également dans les années 1990.

vraiment une aire géographique précise. Une chose ressort toutefois clairement de ces lectures : au fil du temps, la région a su se constituer en grenier inépuisable de documents écrits et oraux, tout en demeurant le théâtre d'une activité religieuse vivante et foisonnante.

Sur la base de tous ces travaux, on peut estimer que tout au long du siècle dernier la province du Hunan était composée de deux grandes parties. La première, à l'Ouest, centrée sur le bassin du fleuve Yuan 沅水, et au Sud, à proximité de la province du Guangxi 廣西, comprenait des territoires placés sous l'influence d'ethnies non chinoises. La seconde, courant du Nord-Est au Sud-Est, le long des pourtours du fleuve Xiang 湘水, regroupait les secteurs investis dès le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère par les Chinois Han. Au cœur de ces deux aires géographiques se dessine la région de Meishan 梅山 (la montagne des Abricotiers), sise au centre même du Hunan et dont l'histoire montre qu'elle fut tardivement colonisée par l'état chinois vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Sous la dynastie des Ming (1368-1644), elle fut le lieu d'une migration massive, notamment depuis la province voisine du Jiangxi 江西<sup>6</sup>.

Mais cette région correspond à la fois à un lieu réel et à un pays symbolique. L'histoire des Song (*Song shi* 宋史) délimite de façon évasive les contours géographiques des « grottes » de Meishan (*Meishan dong* 梅山洞), les situant dans un périmètre borné à l'Est par la préfecture de Tan 潭 (actuel territoire de Changsha 長沙), à l'Ouest par celle de Chen 辰 (ville de Huaihua 懷化), au Nord par celle de Ding 鼎 (ville de Changde 常德) et au Sud par celle de Shao 邵 (ville de Shaoyang 邵陽). Ce territoire, bien que vaste, ne comprend aucun toponyme, aucune chaîne de montagnes ne répondant au nom de Meishan. Des livres rituels Yao tardifs décrivent cette montagne comme étant le lieu de passage des défunts — une sorte de purgatoire — avant qu'ils n'atteignent le Ciel. Ainsi, à la difficulté première de définir une aire culturelle — où commence-t-elle et où finit-elle, quels rapports entretient-elle avec celles qui l'entourent — s'ajoute en l'occurrence l'ambiguïté de la nature même du toponyme.

C'est ici qu'intervient un nouvel argument, matériel et objectif, qui se surajoute à celui « par défaut » signalé plus haut. Le catalogage de trois collections de statuettes provenant du Hunan a en effet permis de mener une analyse de leur répartition géographique et ainsi de mettre au jour leur territoire d'origine, bordé au Nord par le district de Yiyang 益陽, au Sud par celui de Shaoyang 邵陽, à l'Est par celui de Ningxiang 寧鄉 et à l'Ouest par ceux de Xinhua 新化 et Anhua 安化, ces deux derniers en constituant le cœur. La production massive de ces statuettes sur place, répondant à des spécificités communes et induisant des phénomènes culturels et identitaires caractéristiques, nous a semblé légitimer l'étude locale de cette portion d'espace de la province, territoire qui correspond *grosso modo* au centre du Hunan, mais dont l'étendue est beaucoup plus réduite que celle de la région de Meishan telle que la décrivent les sources historiques.

---

6. Voir Richard Von Glahn, « The Country of Streams and Grottoes: Geography, Settlement, and the Civilizing of China's Soutwestern Frontier, 1000-1250 », PhD diss., Yale University, 1983, p. 295-359.

C'est sur cet argumentaire qu'a été élaboré un programme de recherche collectif et international comprenant trois axes principaux : 1) le catalogage des collections de statuettes de Patrice Fava, de Yan Xinyuan 顏新元 et du Musée du Hunan ; 2) la réalisation d'un film sur le rituel de grâce intitulé *Huandu changyuan* 還都猖愿 ; 3) la conduite d'enquêtes de terrain. Financé dans un premier temps par la Fondation taïwanaise Chiang Ching-kuo (Jiang Jingguo guoji xueshu jiaoliu jijin hui 蔣經國國際學術交流基金會), puis par la Beaufour-Ipsen Tianjin Pharmaceutical Company, il a donné lieu à la mise en ligne du catalogage informatisé des trois collections, la réalisation et la publication du film « La revanche de Han Xin »<sup>7</sup> et la publication prochaine d'une quarantaine de rapports d'enquêtes<sup>8</sup>. Ce programme s'inscrit de façon naturelle dans le mouvement récent des études locales sur la religion en Chine. On pourrait certes objecter à cette orientation d'être partielle, voire de négliger les aspects historiques, économiques ou politiques. Mais hormis le fait que nul ne peut vouloir tout embrasser au risque de ne saisir que du vent, il faut préciser que la religion est abordée ici sous l'angle des pratiques cultuelles : est considéré comme religieux tout phénomène reposant ou mettant en scène un culte. En se démarquant d'une approche centrée sur les seules institutions religieuses, cette perspective ouvre un large éventail à l'observation, depuis les pratiques institutionnelles en tant que telles jusqu'à celles des lignages locaux, en passant par celles d'une multitude de corps de métier (exorcistes, médiums, géomanciens, médecins, chasseurs, sculpteurs, pratiquants d'arts martiaux, artisans du fer et des *paraphernalia* funéraires, etc.). Et soulignons que de ce point de vue, la matière, dans la région observée, est extraordinairement riche : les traditions orales y ont en effet gardé toute leur vigueur et la documentation scripturaire et iconographique y est étonnamment abondante.

Les études regroupées dans ce numéro des *Cahiers d'Extrême-Asie* offrent un aperçu des premiers résultats obtenus dans le cadre de ce programme de recherche. L'approche qu'il nous a semblé pertinent de proposer est double, combinant l'interdisciplinarité et un effort d'analyse allant du général au particulier. James Robson ouvre les débats en tentant de rendre compte des modes de diffusion du taoïsme et du bouddhisme dans le Hunan, sur une longue durée. Trois articles portent ensuite sur les statuettes. Alain Arrault propose une enquête approfondie de cette statuaire, tentant de répondre à la question des usages qui en sont faits dans un cadre domestique. Michela Bussotti s'intéresse plus particulièrement aux sculpteurs de statuettes, acteurs le plus souvent absents de la production artistique lorsqu'elle n'est pas haut de gamme. Avec Mechtild Mertz et Itoh Takao 伊東隆夫 cette partie se clôt de la plus belle manière, les auteurs présentant des analyses anatomiques du bois dans lequel ont été fabriquées quelque quatre-vingts statuettes. Mark Meulenbeld et David Mozina ont choisi comme thème central de leur étude des rituels particuliers, observés *in situ* : respectivement le rituel de transformation du corps et le rituel d'ordination, qui relèvent des rituels classiques du taoïsme, mais

7. Patrice Fava, « La revanche de Han Xin. Un mystère taoïste », Meudon, CNRS Images Média, 2005.

8. Voir à ce sujet plus bas, ainsi que la note de recherche de Georges Favraud incluse dans ce volume.

qui permettent au premier auteur d'apporter un éclairage aux sources littéraires de la Chine Antique, et au second de mettre en valeur les spécificités locales. Pour clore ce dossier, il nous a semblé utile de faire le pont avec les enquêtes de terrain menées sur place par des collaborateurs chinois. Georges Favraud a bien voulu se prêter à cet exercice, en présentant la quarantaine d'enquêtes recueillies *in extenso* dans les actes d'un colloque qui s'est tenu dans le Hunan en 2006, et dont la publication se fera en trois volumes très prochainement à la Zongjiao wenhua chubanshe 宗教文化出版社 de Pékin.

Enfin, dans le cadre des comptes rendus, nous avons choisi de proposer des lectures critiques d'ouvrages consacrés à des domaines ou objets d'études situés aux marges de la région ciblée par le programme. Il en va ainsi de la montagne du Pic du Sud, l'une des cinq montagnes sacrées de la Chine, grand centre historique du bouddhisme et du taoïsme, situé dans le sud-est du Hunan. Étrangement, alors que le culte au dieu du Pic du Sud (*Nanyue shengdi* 南嶽聖帝) est omniprésent dans la province par des temples et des statuettes, l'influence de ce sanctuaire en tant qu'institution (lignages religieux) ne semble pas avoir pénétré dans le centre du Hunan. L'histoire de cette montagne durant la période médiévale est narrée dans un ouvrage récent de James Robson, dont Gil Raz a bien voulu rendre compte pour nous. C'est encore de marges — géographique et idéologique — dont il s'agit dans la thèse de Daniel Mark McMahon, soutenue en 1999 et malheureusement jamais publiée. Il y est question du « projet de civilisation » de l'État central chinois dans trois régions « frontalières », dont celle de l'ouest du Hunan, mené à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par le grand administrateur Yan Ruyi 嚴如煜 (1759-1826) dans le sillage de rébellions d'ethnies non chinoises. Auteur du compte rendu de cette thèse, Aurélie Névoit a également accepté de lire l'ouvrage qu'Eli Alberts a consacré au rapport qu'entretient « l'ethnie » des Yao avec le taoïsme. Il s'agit cette fois de ce que nous qualifions parfois d'« hypothèse Miao – Yao », que certains spécialistes du Hunan ou d'autres régions méridionales de la Chine se plaisent à invoquer pour expliquer tout phénomène religieux dérogeant à une supposée culture chinoise. A. Névoit étant à son tour l'auteur d'une étude sur l'ethnie des Yi 彝族, apparemment peu présente dans le Hunan, mais influente dans les provinces voisines du Guangxi, du Sichuan 四川 et du Yunnan 雲南, il nous a paru important de demander une recension de son ouvrage, qui illustre le dynamisme des études anthropologiques sur les ethnies non chinoises en France. Pascal Bouchery a accompli cette tâche avec rigueur et perspicacité.